
Images de l'Allemand dans le récit d'action britannique de 1871 à 1980

Das Bild der Deutschen im Britischen Thriller: 1871-1980

The image of the German in the British Thriller: 1871-1980

Pierre Vaydat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2780>

DOI : 10.4000/germanica.2780

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1987

Pagination : 99-121

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Pierre Vaydat, « Images de l'Allemand dans le récit d'action britannique de 1871 à 1980 », *Germanica* [En ligne], 2 | 1987, mis en ligne le 16 février 2015, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2780> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2780>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Images de l'Allemand dans le récit d'action britannique de 1871 à 1980

Das Bild der Deutschen im Britischen Thriller: 1871-1980

The image of the German in the British Thriller: 1871-1980

Pierre Vaydat

- 1 L'observateur des relations interethniques peut s'attendre à trouver dans le thriller une forme narrative qui se prête tout particulièrement à servir de véhicule aux préjugés et à la désinformation. Le récit d'action, dans sa forme primitive et pure, vierge d'ironie, opte pour un statut infra-littéraire précisément parce qu'il met en place un univers ludique (et non un univers poétique !) où règne un codage lisible sur-le-champ par la sensibilité du consommateur : la surcharge des signifiants atteste que les rôles sont distribués. Parmi bien d'autres stéréotypes révélateurs d'obsessions diverses, les images ethniques valorisées ou avilies foisonnent, comme s'il convenait, pour capter davantage l'intérêt du lecteur, de gratifier son narcissisme patriotique et d'orienter ses pulsions agressives vers une figure phobique de l'ennemi.
- 2 En Grande-Bretagne, l'essor du genre coïncide à peu près avec la naissance de l'antagonisme anglo-allemand, bien qu'il ne soit pas causé par lui, mais se situe dans une atmosphère générale d'excitation impérialiste et de course aux armements¹. Néanmoins, c'est par une curiosité bien naturelle que la recherche est amenée à examiner des récits dont il y a lieu de supposer qu'ils répondent à une demande où la germanophobie, à partir de 1900 environ², devient à tout le moins une composante. À première vue, la périodisation ne semble pas soulever de difficultés, puisque le récit d'action est une littérature conjoncturelle. On posera donc en principe que les phases successives du sentiment anti-allemand et leurs reflets dans le thriller sont délimités par les césures bien connues, depuis longtemps repérées dans l'histoire des rapports germano-britanniques. Les contextes successifs de notre enquête seront par conséquent la rivalité commerciale, puis surtout militaro-navale avec l'Allemagne wilhelminienne ; la guerre de 1914-1918 ; les relations avec la République de Weimar ; la prise de conscience du danger hitlérien, puis la guerre contre l'Allemagne nazie, qui a causé à la Grande-Bretagne beaucoup moins de pertes que la première guerre

mondiale, mais a consommé sa ruine économique et financière ; les relations avec les deux nouveaux-États allemands issus de la défaite de 1945 et de l'intégration des anciennes zones d'occupation dans des systèmes d'alliances opposés.

- 3 Ce programme d'analyse, pour une série de raisons, n'a pu être appliqué avec la rigueur souhaitable. D'abord, les titres qui entrent en ligne de compte sont extrêmement nombreux, mais très inégalement accessibles, car beaucoup n'ont pas été réimprimés, et ne sont pas non plus conservés dans les bibliothèques. En second lieu, on constate que les différents textes fictionnels potentiellement exploitables ne sont pas distribués de façon régulière dans les périodes à considérer : ainsi, les textes les plus intéressants pour notre investigation s'échelonnent de 1900 à 1913, puis de 1950 à 1980. Ce qui empêche troisièmement de respecter une périodisation inflexible, c'est le fait que le temps de l'écriture et le temps de l'événement narré sont parfois très loin l'un de l'autre : par exemple, *Ashenden or the British Agent* de W. Somerset Maugham, paru en 1928, est fait d'une suite de récits évoquant la guerre de 1914-1918 ; *SS-GB* de Len Deighton, publié en 1979, récrit l'histoire au conditionnel passé, en imaginant ce qu'aurait pu être l'occupation de la Grande-Bretagne si elle avait été vaincue en 1940 par les armées hitlériennes.
- 4 Enfin, et ce n'est pas là le moindre obstacle, la germanophobie a beau être indéniablement une composante thématique, elle n'est pas chez nos auteurs une obsession centrale. Les thrillers du bas de gamme veulent surtout satisfaire un besoin d'évasion. À l'opposé, lorsque Maugham, Ambler ou J. Le Carré atteignent dans le récit d'action le niveau du véritable discours romanesque, s'élevant à la « polyphonie » bakhtinienne, leur but principal n'est pas d'attiser le sentiment germanophobe, mais de poser le problème de l'identité et de la destinée individuelle dans un temps devenu historique, alors que dans le thriller vulgaire l'histoire n'est qu'un décor ou un prétexte.
- 5 Autre problème : comment délimiter le corpus d'un point de vue générique ? Le roman policier sera exclu de notre petite étude. En effet, ses conventions exigent l'unité de milieu, instaurant la fiction d'un microcosme dont la normalité doit être uniforme au point de cacher l'assassin, personnage donc forcément intégré au premier abord, et dont l'altérité, si elle était une différence ethnique, serait par trop visible. Dans le traditionnel roman-énigme, le personnage étranger, lorsqu'il joue un rôle central, est l'enquêteur ; et le fameux Hercule Poirot d'Agatha Christie, pour ne prendre que cet exemple, sert en outre de faire-valoir à l'anglicité grand teint des autres personnages. En revanche, deux formes du récit d'action permettent de thématiser à loisir l'altérité ethnique : ce sont le récit de politique-fiction (ou d'histoire-fiction) et le roman d'espionnage ; ils sont les lieux privilégiés de la confrontation fictionnelle entre hommes de nationalités et de races différentes.
- 6 Le récit d'action, en Grande-Bretagne, a-t-il dès le début et continuellement érigé l'Allemand en figure phobique, en a-t-il fait constamment un montage d'invariants monstrueux ou haïssables qui s'expliquent dans les textes par des facteurs raciaux ou par des circonstances historiques exerçant une action dénaturante ? Telle est la question à laquelle on tentera de répondre dans ces pages en donnant de sa vision des choses et des gens d'outre-Rhin le résumé d'ensemble promis par le titre de cette contribution. Mais le survol, qui peut seul faire apparaître les continuités thématiques, ne doit pas exclure l'examen détaillé de certains ouvrages. Car, faute de saisir les œuvres dans leur unicité, nous nous condamnerions à réduire cette recherche, sous

prétexte de dégager des points d'analyse, à un inventaire chronologique d'idéologèmes qui ne ferait qu'apporter une illustration superfétatoire à des phénomènes d'opinion déjà largement explorés.

Les « invasions novels »

- 7 Ce genre d'ouvrage, dont on peut estimer, selon ses convictions, qu'il a pour but soit de mobiliser les énergies nationales contre la menace allemande, soit de créer une psychose alarmiste pour obliger la Chambre des Communes à financer la construction de nouveaux cuirassés et à instituer le service militaire obligatoire, domine la production des années 1871-1914. Les *invasion novels* sont caractéristiques de la période victorienne tardive et de l'époque dite édouardienne. C'est le temps où l'Angleterre, première puissance du monde depuis 1815, redoute le déclin et même la catastrophe. Des puissances concurrentes s'affirment. Et surtout, elles se développent à un rythme plus rapide. Les États-Unis se sont relevés de la Guerre de Sécession et bénéficient des ressources inépuisables d'un continent. La Russie progresse en Asie centrale, menace les frontières de l'Inde. Le Japon se modernise âprement et devient une puissance navale capable d'anéantir les escadres d'un pays européen. La Prusse victorieuse de l'Autriche et de la France réalise l'unité allemande, formant un empire qui talonne, puis dépasse les Anglais sur le plan économique. Il y a plus grave. En 1864 déjà, Palmerston avait dû renoncer à défendre le Danemark contre la Prusse : il apparaissait alors aux Anglais qu'ils ne disposaient pas de forces terrestres suffisantes pour intervenir contre un éventuel adversaire en Europe. En 1870, la Grande-Bretagne assistait médusée à l'écrasement du Second Empire. À partir de 1897, l'Allemagne met en œuvre une politique d'affirmation à l'échelle mondiale et construit sous la direction de Tirpitz une puissante flotte de guerre. L'antagonisme anglo-allemand prend forme et commence à se traduire par des mouvements d'opinion dans les deux pays lors du conflit sud-africain. L'anglophobie allemande se manifeste alors si bruyamment qu'elle suscite outre-Manche une germanophobie durable. Jusqu'en 1914, la propagande menée contre l'Allemagne y dénoncera inlassablement la duplicité, l'hostilité malade et les projets démesurés de conquête d'un peuple qu'elle présentera comme l'adversaire irréconciliable avec lequel la guerre peut éclater à tout moment. Elle concentrera ses attaques sur la politique allemande d'armements navals, qui, de fait, menace l'existence même de l'Empire. Certes, l'image de l'Allemand qui circule dans les milieux conservateurs et impérialistes britanniques est loin d'égaliser en virulence le stéréotype de l'Anglais que propagent outre-Rhin les pangermanistes et les partisans des Boers. Elle reste très en deçà des proportions que prennent la haine et le ressentiment du vaincu chez Maupassant, Daudet ou Léon Bloy³. Mais elle ancre dans l'imaginaire des classes moyennes la représentation d'un concurrent commercial envahissant, derrière lequel se profile la menace d'un militarisme plein d'arrogance, résolu à dépouiller la Grande-Bretagne de ses colonies pour régner à sa place sur le globe. Les élites, il est vrai, ne partagent pas cette vision simplifiée de la rivalité anglo-allemande. Elles reconnaissent aux Allemands d'éminentes vertus, des capacités enviables dans les domaines scientifique, technique, commercial et militaire, et elles lancent des appels à l'émulation. Mais elles-mêmes mesurent non sans angoisse le danger représenté par un peuple au stupéfiant dynamisme, tout aussi qualifié que les Britanniques pour aspirer à l'hégémonie.

- 8 Bien au-delà de 1914, le récit d'action portera la marque de ses origines victoriennes. Il glorifie la force de caractère, la santé physique et morale, le pragmatisme, l'esprit de conquête et d'aventure.
- 9 Charles Kingsley, puis Kipling (malgré sa métaphysique assez peu connue de la douleur fondamentale) ont été les chantres de ce culte britannique de l'énergie nationale qui s'est développé dans un climat impérialiste et anti-intellectualiste⁴. Les fournisseurs de paralittérature ont vulgarisé leur message en le combinant, lorsque la conjoncture y prêtait, avec un appel à la mobilisation face au péril allemand.
- 10 Tel est l'esprit qui anime *The Battle of Dorking*⁵, la première en date des *invasions stories*, qui a paru dès 1871. Son auteur, le lieutenant-colonel G. T. Chesney, est un militaire de carrière, qui profite pour lancer son brûlot de l'émotion causée par la défaite française dans une opinion publique jusque-là plutôt germanophile. C'est le moment où Disraeli parle d'une « révolution allemande » qui, en bouleversant l'équilibre européen, risque de changer la face du monde plus fortement encore que ne l'avait fait la Révolution française.
- 11 On peut résumer le livre de Chesney en quelques lignes. C'est un récit d'anticipation dont l'intrigue est à peu près inexistante. Un ancien membre des Volunteers (milice instituée en 1859 et dont les généraux mettaient en doute l'efficacité) raconte à ses petits-enfants le désastre de Dorking, le Sedan des Britanniques. Les Prussiens, rappelle-t-il, ont profité pour débarquer d'un moment critique où la Grande-Bretagne devait faire face simultanément à une nouvelle mutinerie aux Indes, à une menace des États-Unis sur la frontière canadienne et à de graves troubles en Irlande. La Royal Navy, disséminée sur toutes les mers du globe, n'a pas eu le temps de concentrer en mer du Nord et dans la Manche une escadre suffisamment puissante pour empêcher les Allemands de faire passer leurs troupes. L'armée de terre, mal commandée, déplorablement ravitaillée, n'a pu tenir que quelques jours. La Grande-Bretagne a perdu toutes ses colonies et son rang de grande puissance.
- 12 L'ouvrage connaît un succès énorme. En huit mois, on en vend 200 000 exemplaires. Chesney veut alerter le public et inciter les autorités à promouvoir plus rapidement la réforme de l'armée, dont le gâchis de la guerre de Crimée avait montré l'urgence, mais qu'entravait l'inertie des milieux dirigeants et la répugnance de la population pour le service militaire obligatoire. Dans ce bref texte d'une soixantaine de pages, les Allemands restent sans physionomie propre. Aucune trace de germanophobie. I. F. Clarke note à ce propos que chez Chesney et ses imitateurs britanniques aussi bien qu'étrangers (il y a eu dans toute l'Europe, avant 1914, une floraison de ce genre de récits), l'adversaire est somme toute interchangeable. C'est tantôt l'Allemand, tantôt le Français, tantôt l'Anglais, tantôt le Russe. Nous sommes, il faut y insister, à une époque de nationalisme généralisé, mais qui demeure abstrait. La raison d'État et la *Machtpolitik* règnent à l'état pur, elles ne se sont pas encore combinées avec une idéologie, et les images phobiques ont quelque peine à se constituer⁶.
- 13 *The Battle of Dorking* fera école. Mais les récits qui paraissent durant les années suivantes auront pour thème, le plus souvent, des guerres contre la Russie et la France. Il faudra l'expérience de la vague d'anglophobie en Allemagne pendant la guerre d'Afrique du Sud, il faudra également l'échec des pourparlers de rapprochement avec le Reich, conduits mollement et dans une atmosphère de méfiance réciproque entre 1899 et 1901, pour qu'une germanophobie vivace se développe en Angleterre.

- 14 C'est dans une ambiance déjà vociférante que voit le jour en 1903 un deuxième *invasion novel* évoquant la menace allemande : *The Riddle of the Sands* de Erskine Childers (1870-1922). À propos de ce livre, on peut faire observer que les auteurs de romans populaires ne s'alignent pas immanquablement sur les émotions collectives. En effet, le ton de ce récit est bien plus modéré que ne le laisserait supposer sa date de parution. Alors que le *Times* est devenu anti-allemand, que la germanophobie se donne libre cours dans les revues préférées des élites, que Guillaume II reçoit du public londonien un accueil détestable, le roman de Childers est animé d'un esprit sportif et chevaleresque. Cela tient en partie au sujet, puisqu'il s'agit de deux yachtmen qui, croisant dans les eaux du Schlesvig-Holstein, découvrent que les Allemands sont en train de préparer des bases pour envahir l'Angleterre. Le yachtman Davies a beau être un patriote, il ne s'en offusque pas, car l'Allemagne est à ses yeux «a thundering great nation». Il évoque «her marvellous awakening in the last generation, under the strength and wisdom of her rulers», qui sont bien entendu Guillaume I^{er} et Bismarck. Quant aux aspirations conquérantes des Allemands, Davies les juge saines et légitimes : « We can't talk about conquest and grabbing. We've collared a fine share of the world, and they've every right to be jealous. Let them hate us, and say so; it'll teach us to buck up; and that's what really matters »⁷.
- 15 Il faut attendre 1906 pour que paraisse un *invasion novel* demeuré célèbre dans les annales de la germanophobie : *The Invasion of 1910* de William Le Queux (1864-1927), grand producteur de récits d'anticipation alarmistes. En 1894, Le Queux avait publié *The Great War in 1897*, où il décrivait l'invasion française et russe, un péril évidemment conjuré depuis la signature de l'Entente cordiale. Contrairement à Chesney et Childers, Le Queux utilise des procédés démagogiques, encourageant notamment l'espionite qui sévissait à l'époque⁸ : le débarquement, affirme-t-il, est préparé par des dizaines de milliers d'Allemands qui sont venus en Angleterre pour y exercer de petits métiers et forment une véritable armée secrète. Le texte est publié d'abord en feuilleton dans le *Daily Mail* d'Alfred Harmsworth, inventeur de la presse populaire et futur Lord Northcliffe. O. J. Haie fait remarquer qu'il n'existait à l'époque aucun danger de voir se produire un tel débarquement, jugé impossible par les experts britanniques comme par leurs homologues allemands⁹.
- 16 Un quatrième *invasion novel* retiendra davantage notre attention : *When William Came* (1913), dont l'auteur est Saki (pseudonyme de H. H. Munro, 1870-1916)¹⁰. Rêve oppressant : la Royal Navy est détruite («The German victory was won on the golf links of Britain», écrit Saki, parodiant le mot célèbre de Wellington sur Waterloo). Nous retrouvons la critique de l'inertie, thème familier depuis Chesney, et qui fait ressortir le dynamisme et la capacité organisationnelle des Allemands. Les Anglais vivent désormais dans un Reichsland dont le statut est identique à celui de l'Alsace-Lorraine et sont à présent «a subject race like the Poles»¹¹. Le roi s'est retiré à Delhi, où l'ont suivi les Anglais patriotes de la classe aisée. Là-bas, ils se font un devoir de hisser tous les matins l'Union Jack devant leurs résidences.
- 17 Saki entreprend donc de peindre l'occupation allemande à Londres. Tout est vu par le personnage principal, Murray Yeovil, qui vient de rentrer d'un lointain voyage. Il a fui la *society*, et surtout la compagnie de son épouse, la *Mayfair hostess* typique, qui évolue avec délices dans les mondanités d'une civilisation frelatée. Yeovil, en bon victorien, a des occupations roboratives : il vient de participer à une expédition cynégétique et ornithologique dans la toundra.

- 18 Yeovil adopte une attitude de non-coopération avec l'occupant. Non pour défendre la liberté, mais par orgueil racial : «I've been bred and reared as a unit of the ruling race; I don't want to find myself settling down resignedly as a member of an enslaved one»¹².
- 19 Pour un lecteur qui a connu les horreurs du xx^e siècle, l'« esclavage » dont il s'agit est douloureux surtout pour l'amour-propre. Saki est d'une naïveté comique, même si l'on tient compte pour le juger du degré de sécurité morale et juridique dont on jouissait à l'époque édouardienne. On s'étonne d'ailleurs qu'il n'ait pas mis à contribution ses expériences de journaliste dans les Balkans et en Russie, où il avait vu à l'œuvre la brutalité répressive¹³. Sous l'occupation allemande en Grande-Bretagne telle qu'il l'imagine, l'abondance, la liberté de parole, la liberté de mouvement des individus, la plupart des charmes en somme qui symbolisent pour nous la douceur de vivre du XIX^e siècle, tout cela demeure. Certes, Yeovil est humilié par la réglementation qu'a introduite l'occupant, et qui paraît à un Anglais de sa génération maniaque et ubiquitaire. Mais les avanies qu'il subit sont bénignes. C'est ainsi que notre héros va se promener à Hyde Park. Plongé dans ses méditations patriotiques, il marche sur les pelouses, chose autorisée traditionnellement en Angleterre, mais interdite en Allemagne¹⁴. Aussitôt, un bobby germanisé lui inflige une amende de trois shillings. Hyde Park a été adapté, remarque Yeovil sombrement, au «German middle class taste» : ce qui signifie qu'outre la statue de Peter Pan, qui s'y trouvait déjà, on y a placé celle d'Alice au Pays des Merveilles et du petit Lord Fauntleroy, mais aussi celle du Struwwelpeter. Satire du touriste d'outre-Rhin, amateur d'attendrissements dans le cadre d'un parcours fléché. Autre sujet d'irritation : les clubs, les music-halls et les cafés élégants sont infestés d'officiers allemands, mais aussi de juifs venus nombreux du continent dans le sillage des armées du Kaiser. Cecily Yeovil, lasse de voir son mari morose dès le breakfast, lui conseille ingénument : «You could go to Norway for fishing in the summer.»
- 20 Le roman de Saki est construit autour de quatre thèmes. D'abord, la futilité, la veulerie de la *society*, le ralliement sans vergogne de l'élite mondaine et culturelle à un vainqueur débonnaire, mais décidé à maintenir et à consolider sa domination. Puis la castration morale de l'*ex-ruling-race*, condamnée désormais à une citoyenneté de seconde zone : les sujets anglais ne font pas de service militaire, cet honneur étant réservé aux Teutons. Par contre, ils acquittent un impôt compensatoire spécial qui diminue leur pouvoir d'achat et favorise par contrecoup l'immigration massive d'Allemands disposant de liquidités. Voilà les Anglais bien punis, souligne malicieusement Herr von Kwarl (*sic*), le conseiller spécial des autorités d'occupation, d'avoir obstinément refusé la conscription. Troisièmement : l'omniprésence des juifs, qui profitent de la domination allemande pour se rendre encore plus voyants. Enfin, la *country life*, lieu et source de la santé morale, pépinière de patriotes.
- 21 Le roman souffre au plan de sa facture d'une faiblesse essentielle : l'absence d'intrigue et par conséquent de progression dramatique. C'est une suite de tableaux. Yeovil se promène, l'auteur rapporte ce qu'il voit, et parsème son récit de réflexions épidermiques. Saki a voulu malgré tout qu'il se passe quelque chose dans ce roman-lagune. Guillaume II se rend à Londres en grande pompe pour y passer en revue les scouts britanniques, car il les comble de faveurs dans l'espoir d'obtenir l'allégeance, vitale pour l'avenir, de la jeune génération. Mais ils refusent de défiler devant lui : «The younger generation had barred the door»¹⁵. Elle rejette l'assimilation, la germanisation du peuple britannique.

- 22 Livre décevant donc, frôlant la nullité artistique; injustement insultant à l'égard des élites britanniques (Saki semble ignorer tout de l'action décisive de Fisher et de Churchill à la tête de la marine); grossièrement antisémite, prétendant ignorer les humiliations dont les juifs souffrent dans l'Allemagne wilhelminienne, ainsi que l'anglophilie avérée de l'élite juive d'outre-Rhin, qui œuvre inlassablement pour un rapprochement germano-britannique (cf. l'action d'un Ballin, d'un Bernstein). Mais surtout livre décevant pour ce qui se rapporte à notre thématique, puisque Saki ne parvient pas à établir dans l'imagination du lecteur une vision nette des Allemands. Munro-Saki est trop dépourvu de culture historique, son intuition sociologique est trop peu développée pour qu'il soit en mesure d'entrevoir les forces collectives qui façonnent le visage d'une nation; quelques traits plus ou moins bien ajustés ne suffisent pas à masquer cette carence.
- 23 Étant donné l'atmosphère de l'époque, le roman a reçu cependant un accueil favorable, comme en témoignent les comptes rendus du *Times Literary Supplement* et du *Spectator* que signale J. Langguth. Et Saki-Munro était fier de la lettre de félicitations que lui avait adressée Lord Roberts, l'un des plus prestigieux parmi les chefs militaires britanniques, qui avait d'ailleurs déjà préfacé *The Invasion of 1910* de W. Le Queux¹⁶.

Romans d'espionnage 1914-1918

- 24 L'un des auteurs de romans d'espionnage les plus connus de cette époque a été John Buchan (1875-1940)¹⁷. Fils d'un pasteur écossais, Buchan a été, après la fin de la Guerre des Boers, le secrétaire d'Alfred Milner, haut-commissaire en Afrique du Sud. Pendant la première guerre mondiale, il a été nommé directeur de la Propagande par Lloyd George. Enfin, après avoir siégé aux Communes, il a terminé sa carrière comme gouverneur général du Canada.
- 25 Le livre le plus fameux de Buchan est sans conteste *The Thirty-Nine Steps*, dont la version filmée de Hitchcock a encore étendu la célébrité. Paru en 1915, ce récit (dont l'action se déroule en 1913) nous fait assister aux exploits d'un héros typiquement victorien, sportsman, ingénieur et guerrier, que poursuivent à travers les Highlands des agents allemands dont il a surpris les secrets. Comme chez Saki, le sentiment anti-allemand, chez Buchan, apparaît lié inextricablement à l'antisémitisme. Derrière la réussite commerciale des Allemands, qui cause tant de soucis aux industriels et aux négociants britanniques, il y a les juifs. Les Teutons sont là pour la façade, qu'ils soient des aristocrates racés ou qu'ils se présentent sous l'avatar du «prognathous Westphalian with a retreating brow and the manners of ahog»¹⁸. Or, quel est le but des juifs? Se venger de la Russie, de trois siècles de pogromes. C'est pourquoi ils manœuvrent pour que la guerre éclate entre Allemands et Russes. Ces propos, il est vrai, ce n'est pas le héros, le sympathique Richard Hannay, qui les tient, mais un Américain d'allure suspecte qui se fait passer pour journaliste. Pourtant, il se trouve que cet Américain est un agent secret, et qu'il travaille pour la bonne cause. Dans ces conditions, comment le lecteur n'accorderait-il pas crédit à cette théorie? Le sympathique Hannay dira certes quelques pages plus loin: «The little man had told me a pack of lies»¹⁹. Mais le lecteur innocent ne peut pas démêler la part du mensonge. Cet antisémitisme surprend, car Buchan, dans ses fonctions officielles, a combattu le sentiment anti-juif et soutenu la cause sioniste²⁰. Chez Buchan romancier, la tentation d'utiliser l'antisémitisme pour produire des effets phantasmatiques l'a visiblement emporté.

- 26 Risquons l'interprétation suivante. Chez Saki comme chez Buchan, le pressentiment que l'Angleterre va perdre sa suprématie se double d'une incompréhension totale (étonnante tout de même chez un Buchan, et sans doute en partie simulée) des mécanismes qui régissent la société moderne. L'attitude de ces romanciers britanniques ultra-conservateurs présente des similitudes frappantes avec celle des conservateurs prussiens à la même époque. Ils défendent une strate dominante préindustrielle (ou du moins à la mentalité préindustrielle, quand bien même elle tire son revenu, en dernière analyse, des activités de l'industrie) contre son asservissement aux impératifs de la révolution technologique et financière permanente. Le type humain qu'ils glorifient, le sportsman patriote (Yeovil et Hannay), est au fond le pendant du Junker. Ce qui leur est commun par-delà les différences, c'est d'incarner l'existence esthétique, celle des maîtres du vieux monde agraire en voie de disparition. Voilà pourquoi les récits que nous venons d'évoquer sont antisémites plutôt que germanophobes à proprement parler. Leur sujet est bien la rivalité entre l'Allemagne et l'Angleterre, mais leur thème profond est l'éviction des survivances féodales par la modernité. Les Allemands sont d'ailleurs présentés comme sympathiques lorsqu'ils sont des représentants de la strate dominante préindustrielle. Dans *When William Came*, livre d'une ingénuité décidément révélatrice, Yeovil se sentait des affinités avec le lieutenant de hussards von Gabelroth, amateur lui aussi de chasse au renard²¹.
- 27 Si l'on cherche les stéréotypes anti-allemands qui avaient cours en Grande-Bretagne entre 1900 et 1918, c'est plutôt dans un roman de E. Philipps Oppenheim (1866-1946) qu'on les trouvera. Ce récit date également de 1915 et s'intitule *The Double Traitor*²². Le personnage de Selingman (sic), manitou dans les services d'espionnage allemands, et chargé d'opérer tout particulièrement en Grande-Bretagne, est construit de manière à cumuler un maximum de traits déplaisants traditionnellement imputés aux natifs d'outre-Rhin parla germanophobie insulaire. Selingman s'est installé en Angleterre comme fabricant de porcelaine (le concurrent commercial dépourvu de tact, qui se moque d'être un intrus); il évolue dans les salons de Mayfair (envahissant); il condamne en public le livre inquiétant du général von Bernhardt, *L'Allemagne et la guerre future*, dont en réalité il partage les vues dominatrices, l'impérialisme rapace et la morgue raciale qui s'y expriment (duplicité). Lorsque Selingman recrute le diplomate anglais Norgate (qui, bien entendu, se laisse enrôler pour le démasquer), il lui expose sa philosophie typiquement wilhelminienne : un idéalisme de pacotille servant à légitimer des ambitions conquérantes à la fois confuses et insatiables. Enfin, Selingman est doté d'un dernier trait réputé bien allemand : c'est un maniaque du détail et du travail bien fait (sous des allures de bon vivant, autre hypocrisie), alors que les Anglais sont d'aimables bricoleurs, notamment en matière d'espionnage.
- 28 Revenons à Buchan qui, la guerre aidant, a tenté d'accentuer sa germanophobie. Dans *Greenmantle* (1916), le viril Richard Hannay est devenu chasseur d'espions à temps plein. Il traque des agents allemands qui veulent utiliser contre l'Empire britannique un nouveau prophète de l'Islam (le souvenir du Mahdil) dont le charisme pourrait faire basculer les populations du Moyen-Orient dans le camp du Kaiser. Cette fois, Buchan introduit des stéréotypes beaucoup plus nets. Les Allemands sont présentés comme foncièrement déplaisants parce qu'ils sont imbus de leur supériorité ethnique, de leur discipline, de leur efficacité, dont ils se vantent à tout propos. Leur patriotisme serait estimable, s'il n'était pas un sentiment de « fanatiques »²³. L'orgueil national les aveugle, c'est pourquoi ils manquent de discernement psychologique et sont incapables

de comprendre les mentalités des autres peuples²⁴. Une de leurs faiblesses essentielles est le tempérament bureaucratique, qui a pour corollaire le manque d'imagination, de capacité d'improvisation, et compromet l'efficacité dont ils se targuent. Le point le plus intéressant de ce tableau est le diagnostic de « fanatisme ». Buchan manifeste ici une aversion pour les idéologies qui est bien dans la tradition anglo-saxonne. Les Allemands, note l'un des personnages, rêvent de revivifier le monde²⁵. En homme relativement cultivé, il ajoute que cette version popularisée de l'idéal du Surhomme aurait été désavouée par son initiateur : «Old Nietzsche has been blamed for a great deal of rubbish he would have died rather than acknowledge. But it's a craze of the new, fatted Germany. It's a fancy type which could never really exist, any more than the Economic Man of the politicians.» Et le compagnon de Hannay, Sandy Arbuthnot, conclut en bon Britannique : «Mankind has a sense of humour which stops short of the final absurdity»; d'où son verdict authentiquement germanophobe : «Germany's simplicity is that of the neurotic, not the primitive»²⁶.

Le récit d'espionnage de 1918 à 1945

- 29 Les récits d'espionnage les plus connus et probablement les meilleurs de l'entre-deux-guerres sont ceux de W. Somerset Maugham, écrivain bien connu qu'on peut se dispenser de présenter. Sous le titre *Ashenden or the British Agent* (1928), Maugham a réuni plusieurs histoires indépendantes et sans doute autobiographiques à des degrés variables, puisqu'il avait servi lui-même, durant la guerre, dans ce qu'il est convenu d'appeler l'Intelligence Service. Maugham pratique le réalisme psychologique du petit fait crédible, qui dévoile le prosaïsme indélébile de l'homme quel que soit son rang social. Il donne congé au romanesque dont abusent Childers et Buchan, sans parler d'Oppenheim. Les critiques le considèrent unanimement comme celui qui a su renouveler le genre, le transformer en une lecture d'adulte.
- 30 Un seul de ces récits (banalement intitulé *The Traitor*) s'en prend à la personnalité teutonique. *Ashenden* a reçu pour mission d'attirer en Angleterre un sujet britannique, Grantley Caypor, soupçonné d'espionnage au profit de l'Allemagne. Caypor a épousé une Allemande. Il réside en Suisse, dans une pension où *Ashenden* est donc envoyé lui aussi. Précisons qu'*Ashenden*, comme son créateur Maugham, est écrivain, ce qui justifie une existence sans occupation précise ni domicile fixe. Il réussit facilement à se rapprocher du couple Caypor, et obtient que l'épouse lui donne des leçons d'allemand. Le portrait de Mrs. Caypor est relativement travaillé. C'est la *Hausfrau* typique de la bourgeoisie cultivée, unissant les qualités ménagères et une intelligence aiguë. Ce qui est déplaisant en elle, c'est la *Teutonic superiority* : sa conviction ethnique qu'en Allemagne tout est mieux organisé, mieux fait, plus profond, plus sain que chez les autres peuples. Bien qu'elle ne soit guère enchantée de devoir donner des leçons de perfectionnement à *Ashenden*, elle se prend vite au jeu et fait son travail avec une conscience exemplaire, d'autant plus méritoire qu'elle abomine les Anglais, malgré la nationalité de son mari. *Ashenden*-Maugham écrit plus subtilement que Buchan, mais ses remarques vont dans le même sens et confirment que la figure phobique a maintenant pris corps : «She remained coldly hostile. She was a fanatic. Her patriotism was aggressive, but disinterested, and obsessed with the notion of the superiority of all things German she loathed England with a virulent hatred because in that country she saw the chief obstacle to their diffusion. Her ideal was a German world in which the rest

of the nations under a hegemony greater than that of Rome should enjoy the benefits of German science and German art and German culture»²⁷. Mrs Caypor, on le voit, incarne l'idéologie wilhelminienne, mélange de dogmes néo-idéalistes et pangermanistes²⁸, avec une intransigeance souvent caricaturée parce qu'elle est considérée comme typiquement prussienne.

- 31 L'arrivée au pouvoir des hitlériens ne semble pas d'abord avoir changé grand-chose à cette vision des Allemands. Les romans d'Éric Ambler (*Cause for Alarm*, 1938 ; *Journey into Fear*, 1940), où apparaissent des Allemands travaillant comme on s'en doute pour la mauvaise cause, présentent ceux-ci comme des personnages antipathiques, mais qui diffèrent somme toute fort peu des « affreux » originaires d'autres pays. Les portraits du général Vargas et de l'agent secret Moellerne sont pas germanophobes : Ambler est trop scrupuleusement réaliste, trop au fait des forces collectives (il est à cette époque proche du marxisme) pour utiliser l'ethnophobie. Rien de frappant non plus à cet égard chez l'espion Emil Reinek, alias Fodden, qui donne du fil à retordre au contre-espionnage britannique dans *The Stars are Dark* de Peter Gheyney (1943).
- 32 Seul Leslie Charteris, l'auteur des célèbres aventures de Simon Templar, dit « Le Saint », introduit le thème du sadisme germanique. Dans *The Saint goes West* (1942), le Saint traque des membres germano-américains du Bund, organisation pronazie interdite aux États-Unis après leur entrée dans la guerre. Les hommes du Bund se sont déguisés en cow-boys : sous le soleil de l'Arizona, ils guignent le ranch d'un Américain bon teint, qui jouxte le leur. L'objet de leur convoitise n'est pas un troupeau, mais du minerai de mercure dont il s'agit d'extraire sur place la précieuse matière stratégique avant de la faire passer en Allemagne malgré l'embargo. Ici, l'Allemand est conforme à la représentation collective qui a cours sur le Nazi : le plaisir pris à humilier et à torturer l'adversaire s'ajoute aux notations germanophobes traditionnelles, le nationalisme arrogant, l'efficacité trop méthodique, l'ironie mesquine, la volonté de puissance. Un an auparavant, Leslie Charteris avait publié *The Saint in Miami* (1941), qui raconte comment l'aventurier londonien, collaborant épisodiquement avec les services secrets britanniques, découvre en Floride une base sous-marine allemande secrète dissimulée au fin fond des Everglades. L'équipage du sous-marin commandé par le capitaine Heinrich Friede offre une belle collection de visages typiquement nazis : « (...) all had the square dry-featured brutalized faces which Nazi ethnology had set up as the ideal of Nordic superiority »²⁹. Quant au capitaine Friede, L. Charteris éprouve le besoin de se livrer, pour expliquer sa personnalité, à des considérations indéniablement ethno-psychologiques au pire sens du terme : cet estimable marin tient du Vandale pour le dynamisme barbare et du Mongol (dont Charteris semble supposer qu'il aurait laissé en Prusse-Orientale des traces au moins psychiques) pour ce qui est de la patience inlassable et de la ruse cruelle³⁰.

Depuis 1945

- 33 Trouvera-t-on des stéréotypes remis à jour chez Len Deighton, auteur du remarquable *SS-GB* (1979 ?) Il convient en tout cas d'évoquer d'abord ce roman dans le cadre de notre dernière partie puisque son sous-titre est *Nazi-occupied Britain 1941*.
- 34 Saluons pour commencer l'extraordinaire supériorité de cet *invasion novel* sur le médiocre roman de Saki, auquel il succède à soixante ans de distance. Deighton est un inventeur virtuose d'intrigues, au point que ses récits sont parfois enchevêtrés. Dans ce

volume encore, la thématique est très dense : lutte entre les SS et la Wehrmacht pour le pouvoir réel en Angleterre occupée ; tentative de la Résistance britannique pour délivrer Georges VI, interné à la Tour de Londres, le faire accueillir par les États-Unis et reprendre le combat en se réclamant de la légitimité dynastique ; pour faire entrer du même coup les États-Unis dans la guerre en leur offrant des plans déjà au point qui leur permettraient de fabriquer la bombe atomique ; recherche par un chef SS muni de pouvoirs discrétionnaires des plans mystérieusement disparus de l'engin. Écrivant après la deuxième guerre mondiale, Len Deighton était naturellement incomparablement plus renseigné que Saki pour composer un récit à la fois cauchemardesque et plausible. L'atmosphère qu'il décrit au début du roman, lorsqu'il montre quelle aurait pu être la nouvelle existence quotidienne, rappelle celle de la zone occupée chez nous, à condition de se représenter le gouvernement installé non pas à Vichy, mais à Paris. Whitehall continue de fonctionner comme sous n'importe quel pouvoir conservateur ou travailliste. Scotland Yard travaille en liaison étroite avec les SS.

- 35 À y regarder de plus près, on s'aperçoit pourtant bientôt que l'on trouve chez Deighton, comme c'était le cas chez Saki, plutôt une psychologie des Britanniques que des portraits phobiques d'Allemands. Que reste-t-il dans notre mémoire, une fois terminée la lecture, concernant des traits spécifiques de la mentalité allemande ? Fort peu de chose à vrai dire. Des observations sans beaucoup d'originalité sur les convictions monarchistes des officiers de la Wehrmacht (qui s'attachent à protéger le roi d'Angleterre prisonnier) ; sur la sévérité inhumaine de la discipline dans l'armée allemande ; sur le goût des Allemands pour les déploiements théâtraux, les opérations de police spectaculaires ; sur leur esprit bureaucratique. Ce sont des détails d'atmosphère servant à produire une illusion de vraisemblance, non un montage d'invariants susceptible de faire naître la haine et l'horreur. Les deux chefs SS rivaux, l'Allemand du Sud Kellermann et l'Allemand du Nord Hoth, sont des produits typiques non pas de l'Allemagne, fût-elle nazie, mais de n'importe quel régime totalitaire. En fait, le sujet traité par Deighton n'est pas le caractère national allemand, ni même le caractère national britannique : SS-GB présente par le truchement de situations narratives une réflexion sur la nature et les effets pervers du pouvoir, sur la corruption morale inévitable des occupés, même s'ils sont des résistants, parce que résister c'est encore exercer une forme de pouvoir et donc agir en fonction de calculs politiques.
- 36 En revanche, deux autres thrillers bien connus satisferont amplement notre curiosité quant à l'évolution du sentiment anti-allemand en Angleterre après 1945.
- 37 *Moonraker* de Ian Fleming (1955) est porteur d'une idéologie passablement archaïque malgré la panoplie de gadgets que les personnages utilisent. L'adversaire du célèbre James Bond est dans cette histoire un créateur d'affaires monstrueusement puissant nommé Hugo Drax, un être à demi fantastique, puisqu'il est un soldat inconnu vivant : il a été trouvé grièvement blessé au cours de la bataille des Ardennes, la moitié du visage emportée, vêtu d'un uniforme de simple soldat de l'armée britannique. Frappé d'amnésie, cet homme a fini par se reconnaître lorsqu'on lui a présenté la photographie et le dossier de Hugo Drax, originaire de Liverpool, porté disparu, et appartenant précisément à l'unité dont le survivant défiguré portait l'insigne. Après avoir quitté l'hôpital, et rendu plus effrayant encore par l'énorme moustache rousse qu'il s'est fait pousser pour dissimuler ses cicatrices, Drax est allé tenter fortune en Afrique. Il y a découvert un minéral recelant une matière inconnue, au degré de fusion

extraordinairement élevé; l'ayant baptisé « colombite », il s'est fait attribuer le monopole de son exploitation. Revenu à Londres, Drax s'est complu à étonner la *society* par son luxe et ses largesses. Puis il a décidé de couronner sa carrière en faisant œuvre patriotique. Par ses seuls moyens, dont on peut mesurer ainsi l'ampleur gigantesque, il assure le financement et la construction d'une super-fusée, le *Moonraker*, qui garantira l'indépendance et la sécurité de la Grande-Bretagne pour de nombreuses années. Ce projet vaut à Drax, on le conçoit, une popularité qui lui confère un pouvoir pratiquement illimité. Est-il besoin de relever dans cette affabulation la thématique du *Comte de Monte-Cristo* combinée avec le sujet des *Cinq Cents Millions de la Bégum*? Une affaire assez ridicule (Drax joue gros jeu dans un club huppé où l'on s'aperçoit qu'il triche, ce qui risque de le discréditer et de nuire au prestige national) donne lieu à l'intervention des services secrets. Bond découvre alors l'effarante vérité : le vrai nom de ce colosse à la carrure et au visage également impressionnants est Hugo von der Drache (*sic*), un ancien ss des unités spéciales de Skorzeny. Drache a pour assistant un nommé Krebs, fin technicien et tortionnaire sadique.

- 38 Le « dragon » Drache-Drax est le mauvais joueur prusso-nazi, celui qui refuse d'assumer le destin manqué de l'Allemagne et rêve de la venger en détruisant l'Angleterre, la nation qui s'est opposée victorieusement à ses prétentions hégémoniques. Le géant tudesque cherche aussi une revanche personnelle de minoritaire persécuté : car, étant de mère anglaise, il a fréquenté jusqu'à l'âge de douze ans une *private school* dont il garde un souvenir cuisant d'avanies et de brimades. Voilà pourquoi Drache-Drax a imaginé de faire cadeau à la Grande-Bretagne de cette fusée apocalyptique : il a l'intention de la pointer sur Londres le jour où toute la population suivra à la radio et à la télévision l'essai d'un prétendu prototype. Drache a pris soin de s'allier au KGB. Les Russes lui ont fourni la bombe nucléaire qui sera placée dans l'ogive. Ils sont également prêts à évacuer en sous-marin Drache et son équipe de techniciens allemands (qui se sont tous rasés le crâne et fait pousser la moustache comme emblème de leur fraternité maléfique).
- 39 Comme il fallait s'y attendre, Drache-Drax échoue au dernier moment, James Bond ayant réussi *in extremis* à se libérer de ses liens et à saboter le système de guidage de la fusée. Notons que le rôle dévolu au juif a été purgé gauchement de sa charge négative : l'agent de change Meyer, partenaire de Drax au bridge, et qui lui sert à son insu d'introducteur et de paravent respectable dans la *society*, est un *nice chap* et un *fine player*³¹. Drache, au contraire, professe d'abominer tout ce qui est *sporting* et relève peu ou prou de l'idéal du gentleman. Ses tirades antibritanniques reprennent le legs idéologique de Mrs Caypor en le corsant de ressentiment : « You swine! Useless, idle, decadent fools, hiding behind your bloody white cliffs while other people fight your battles »³².
- 40 L'érection en figure phobique est ici incontestable. Il y a une concordance absolue, typique de la sous-littérature, entre la hideur physique, les manières repoussantes, la rancune sournoise et brutale, le goût de la machination et la pulsion de meurtre. Von der Drache est irrédimable, et son allégeance au Mal se traduit par des stigmates qui sont des traits prédestinés.
- 41 La peinture autrement subtile des Allemands dans *A Small Town in Germany* (1968) de John Le Carré nous transmet au fond une leçon identique. Rappelons-en brièvement l'argument. Le personnel de l'ambassade britannique à Bonn est en émoi. A cause des événements, d'abord : l'ascension fulgurante d'un nouveau leader de l'extrême-droite.

Son programme ? Il veut détacher la RFA de l'Alliance atlantique et négocier avec Moscou la réunification de l'Allemagne. Deuxième motif d'émotion : ce qui se passe dans les locaux. Un collaborateur subalterne, un Allemand qui s'était réfugié en Grande-Bretagne pendant la période nazie, a disparu en emportant notamment un dossier ultra-secret. Londres envoie un enquêteur sur place. Au fur et à mesure que progressent ses investigations, menées sans ménagements et qui mettent à nu la misère morale des personnages, nous faisons connaissance avec les membres de l'ambassade, ainsi qu'avec les officiels et les journalistes allemands qui la fréquentent.

- 42 Une recherche sur le thème « Bonn dans la littérature » se devra d'inclure l'étude de ce livre, qui n'est pas moins riche d'aperçus que les romans de Wolfgang Koeppen ou de Heinrich Boll. Pourtant, ne nous y trompons pas : radiographier l'Allemagne de Bonn n'est pas l'ambition principale de J. Le Carré. Son sujet véritable est la peinture d'une communauté vivant en vase clos³³, le petit monde de l'ambassade, qui mijote dans une atmosphère étouffante ; et aussi l'effort pathétique et risible des diplomates pour maintenir la fiction d'une Angleterre qui aurait gardé quelques restes de sa splendeur. En fait, la Grande-Bretagne est descendue à un tel degré de délabrement économique et d'adynamisme politique qu'elle a besoin du soutien de l'État ouest-allemand pour forcer l'entrée dans l'Europe que lui refuse la France gaullienne. Humiliation méritée, nous laisse entendre Le Carré. Car les Anglais ont été les complices d'une opération qui les a dégradés moralement au nom de la raison d'État, lorsque les Occidentaux ont renoncé à dénazifier l'Allemagne afin d'utiliser son potentiel dans la guerre froide.
- 43 Le leader d'extrême droite Karfeld rappelle cette compromission sans relâche lorsqu'il harangue les foules. Les démocraties occidentales, expose-t-il sur un ton lourdement sarcastique, ont voulu condamner l'Allemagne au repentir perpétuel, lui imposer un processus indéfiniment renouvelé de remémoration et de rééducation, et cela bien que les Occidentaux, affirme-t-il, aient commis des crimes de guerre que l'on peut placer sur le même plan que l'holocauste. Mais en même temps, les Occidentaux veulent que cette Allemagne qu'ils s'ingénient à culpabiliser leur serve d'auxiliaire musclé dans le bon combat qu'ils mènent contre le communisme. «Democracy is to visit your conscience on the conscience of the Germans! Democracy is to know that whatever you do, you will never, never be as bad as the Germans!»³⁴.
- 44 Les manifestants fanatisés par les discours de Karfeld incendient le Centre culturel britannique de Hanovre et lynchent la bibliothécaire, une Allemande coupable d'avoir animé l'association locale Grande-Bretagne – RFA. À Bonn, l'ambassade est placée sous la protection renforcée de la police. Dans ce climat d'extrême tension, c'est à peine si les convenances démocratiques ont encore cours, surtout pendant les fins de banquets. L'un des chapitres satiriques les plus brillants s'intitule «Kultur at the Bradfields». Bradfield, premier secrétaire de l'ambassade, donne un dîner auquel sont conviés, outre quelques autres diplomates, des officiels de Bonn, ainsi qu'un journaliste du nom de Karl-Heinz Saab. Ce dernier, après avoir bu du bourgogne à longs traits, se lance dans un discours balourdement et agressivement anglophile, exhortant Allemands et Britanniques à édifier au coude à coude une Europe nouvelle, enfin germanique sans alliage : «The English should breed! Many babies. Make a culture. England, Germany and Scandinavia! To hell with the French, to hell with the Americans, to hell with the Africans»³⁵.
- 45 Karfeld est un ancien nazi qui dissimule son passé, un chimiste qui a construit une chambre à gaz expérimentale dans laquelle ont été supprimés des handicapés mentaux.

Le dossier disparu, subtilisé par Leo Harting, l'ancien émigré anti-faciste, contient des preuves accablantes qui suffiraient, si elles étaient rendues publiques, à discréditer le démagogue. Mais Bradfield le laissera assassiner par les hommes de Karfeld parce qu'il veut éviter avant tout que la Grande-Bretagne ne soit mêlée à un scandale qui dresserait contre elle l'opinion ouest-allemande et risquerait de compromettre l'appui que lui fournit la RFA dans la partie délicate qui se joue à Bruxelles.

- 46 Fondamentalement, J. Le Carré est tout aussi germanophobe que Ian Fleming ; sa germanophobie est présente insidieusement dans les détails du décor comme dans les remarques anodines en apparence que laissent échapper les personnages allemands³⁶. Comme Fleming, et bien que par sa technique narrative il se situe très au-dessus du fruste créateur de James Bond, Le Carré perfectionne la thématique anti-allemande de Buchan, Oppenheim et Maugham : ressentiment de l'éternel second, comportement envahissant, pangermanisme paranoïaque, inconscience. De même, J. Le Carré se place exactement dans la perspective de *Greenmantle* et des «Ashenden Stories» lorsqu'il incrimine les obsessions métapolitiques de l'esprit allemand : «(...) the jargon of German politics which, even in translation, rendered them totally unreal (...) metaphysical fluff (...) A German had only to embark upon a political topic to be swept away in a current of ludicrous abstracts»³⁷. Thème récurrent, puisque Le Carré l'avait déjà utilisé dans *The Spy Who Came from the Cold*: l'Allemand de l'Est Fiedler, interrogeant l'espion britannique Alec Leamas, qui fait semblant d'avoir trahi les siens pour démasquer une « taupe », lui demande sans trace d'ironie : «What is your philosophy?» Il désire savoir quelle est la *Weltanschauung*, la vision métaphysique du monde, qui a cours dans les services secrets britanniques : «Have you never discussed philosophy with them?» Leamas lui rétorque : «No. We're not Germans»³⁸. Le point de vue des romanciers britanniques concorde avec une remarque de Eugen Kogon : selon ce sociologue, il existerait dans la mentalité allemande un penchant généralisé « à se fonder sur certaines représentations de nature idéale pour justifier n'importe quelle barbarie » («(...) eine im Deutschtum vorhandene allgemeine Neigung (...), von gewissen Idealvorstellungen auszugehen und mit ihnen jede Barbarei zu rechtfertigen») ³⁹.
- 47 Dans le cadre forcément restreint d'une communication, il était impossible de tirer parti de tous les ouvrages dépouillés ; et notre documentation demeure bien lacunaire. Néanmoins, il semble possible de formuler dès à présent quelques conclusions provisoires.
- 48 Il est d'abord évident – et peu surprenant – que la germanophobie, telle qu'elle se manifeste dans nos textes, est allée croissant. Les progrès accomplis par la technique narrative du récit d'action ont en outre permis de donner au sentiment d'hostilité une expression majorée. Lorsque le réalisme froid détrône le romanesque naïf et abolit son langage parfois caricaturalement univoque, il ne supprime pas pour autant la figure phobique : bien au contraire, il lui redonne vie par la confrontation ironique des voix narratives. Le *shocker* de Buchan et d'Oppenheim, dont Ian Fleming (avec d'ailleurs beaucoup plus d'habileté dans l'écriture) continue la tradition, procédait par montage d'invariants ethno-psychologiques ou donnés pour tels ; il partait de la caricature pour parvenir au monstrueux. L'objectivisme néo-réaliste, de Maugham à Le Carré, s'attache à rendre haïssable en la présentant comme perverse la rigidité mentale attribuée à l'Allemand. L'Allemand est antipathique parce que sa propension au raisonnement spéculatif poussé systématiquement jusqu'à son terme l'amène à transgresser perpétuellement les limites de l'humain telles que les formulent le pragmatisme et

l'humour anglo-saxons. Le récit d'action britannique nouvelle manière a congédié les poncifs, mais son point de vue sur les Allemands demeure tributaire d'une conception de l'identité britannique qui s'est perpétuée, même si désormais les valeurs du sportsman, du gentleman et de l'*establishment* sont ridiculisées. Le tempérament doctrinaire de l'Allemand, tel est le message au lecteur, expliquerait son adhérence irrédimable au stéréotype, son engluement dans la banalité d'un comportement répétitif qui ferait sourire s'il ne témoignait pas de la permanence d'un dynamisme destructeur. Cela dit, il ressort également de notre analyse que la figure phobique de l'Allemand a mis longtemps à prendre corps : c'est l'expérience de l'hitlérisme qui a fini par lui donner consistance.

NOTES

1. – Sur l'histoire du roman d'espionnage, consulter Julian Symons, *Bloody Murder*, éd. Penguin, 1974, p. 234-250 : « A short History of the Spy Story » ; Donald McCormick, *Who's Who in Spy Fiction*, 1977, éd. poche Sphère Books, 1979 ; Gabriel Véraldi, *Le roman d'espionnage*, PUF, coll. « Que sais-je? », n°2025.
2. – Sur la naissance de la germanophobie en Grande-Bretagne, cf. O. J. Hale, *Publicity and Diplomacy. England and Germany 1890-1914*, New York, 1940, chap. IX, XI et XII ; M. E. Humble, *The Breakdown of a Consensus: British Writers and Anglo-German Relations 1900-1920*, *Journal of European Studies*, vol. VII (1977), p. 41-68 ; Paul Kennedy, *The Rise of Anglo-German Antagonism 1860-1914*, London, George Allen and Unwin, 1980 (paperback 1982), chap. 18 et 19 ; Eue Halévy, *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, « Epilogue I » et « Epilogue II », *passim*.
3. – Cf. Maupassant, *Boule de Suif*, *Mademoiselle Fifi* ; A. Daudet, *Contes du Lundi*, 1871 ; Léon Bloy, *Sueur de sang*, 1893.
4. – Cf. Walter E. Houghton, *The Victorian Frame of Mind 1830-1870*, Yale University Press, 1957, chap. 9 et 12.
5. – *The Battle of Dorking. Réminiscences of a Volunteer* (anonyme). From *Blackwood's Magazine*, May 1871, Edinburgh and London, William Blackwood and Sons, 1871. À consulter : I. F. Clarke, *The Battle of Dorking 1871-1914*, *Victorian Studies*, vol. VIII, 1965, n°4 ; du même : *Voices Prophesying War 1763-1984*, Oxford University Press, 1966, chap. 2, p. 30-63.
6. – Clarke, *Voices*, p. 49.
7. – E. Childers, *The Riddle of the Sands*, éd. « Classic Thrillers », London, J. M. Dent, 1984, p. 90-91.
8. – Cf. D. French, *Spy Fever in Britain 1900-1915*, *The Historical Journal*, vol. 21(1978), p. 355-370.
9. – Hale, *op. cit.*, p. 337-338. L'amiral John Fisher, qui avait modernisé la marine britannique, se gaussait publiquement de cette sorte de sensationnalisme. La menace immédiate était tout autre : elle portait sur les lignes de communication avec les colonies, dont la protection risquait d'être compromise si la Navy perdait trop d'unités dans une bataille avec la flotte de Tirpitz. Mais la crainte d'un débarquement, note Haie, se prêtait davantage à la dramatisation. Elle servait d'autre part le but que s'étaient fixé les chefs de l'armée de terre : faire instituer la conscription, perspective abhorrée.
10. – Sur Saki, cf. A. J. Langguth, *Saki. A Life of Hector Hugh Munro*, Oxford University Press paperback, 1982 (1^{ère} éd. USA : 1981). *When William Came* est traité p. 228-236.
11. – *The Complete Works of Saki / H. H. Munro*, New York, Doubleday and Company, 1976, p. 708.

12. – *Ibid.*, p. 731.
13. – Cf. Langguth, *op. cit.*, chap. 7 et 8.
14. – Sur ce trait, cf. Jérôme K. Jérôme, *Three Men on the Bummel*, 1900, éd. Everyman's Library, J. M. Dent, 1978, p. 110 : «(...) in Germany most faults and folliessink into comparative insignificance beside the enormity of Walking on the grass. Nowhere, and under no circumstances, may you at any time in Germany walk on the grass. Grass in Germany is quite a fetish. To put your foot on German grass would be as great a sacrilège as to dance a hornpipe on a Mohammedan's praying mat. The very dogs respect German grass; no German dog would dream of putting a paw on it.»
15. – *The Complete Works*, p. 812.
16. – Langguth, *op. cit.*, p. 235.
17. – Sur John Buchan, cf. Janet Adam Smith, *John Buchan. A Biography*, Oxford University Press, 1985 (1^{ère} éd. 1965).
18. – *The Thirty-Nine Steps*, éd. Pan Books, 1966, p. 12.
19. – *Ibid.*, p. 44.
20. – J. A. Smith, *op. cit.*, p. 125, 155-157, 316-317.
21. – *The Complete Works of Saki*, éd. cit., p. 803-804.
22. – Sur Oppenheim, cf. R. Standish, *The Prince of Storytellers. The Life of E. P. Oppenheim*, London, 1957, et l'article de D. McGormick dans *Who's Who in Spy Fiction* (cf. note 1).
23. – *Greenmantle*, éd. Penguin, 1984, p. 68.
24. – *Ibid.*, p. 72.
25. – *Ibid.*, p. 176.
26. – *Ibid.*, p. 181.
27. – W. Somerset Maugham, *The Complete Short Stories*, London, Ed. Heinemann, 1955 t. II, p. 805.
28. – Cf. notre article : Regards wilhelminiens sur l'Angleterre. Le point sur les recherches (1930-1980), *Annales du CESERE*, n°7, p. 88-89 et 101-102.
29. – L. Charteris, *The Saint in Miami*, London, Hodder and Stoughton, éd. 1961, p. 196.
30. – *Ibid.*, p. 202.
31. – *Moonraker*, Pan Books, 21 éd., 1965, p. 21.
32. – *Ibid.*, p. 161.
33. – Cf. Eric Homberger, *John Le Carré*, London and New York, Methuen, coll. «Contemporary Writers», 1986, p. 64.
34. – *A Small Town in Germany*, Pan Books, 6^e éd., 1974, p. 316.
35. – *Ibid.*, p. 177.
36. – *Ibid.*, p. 174 : «War is terrible», the Gräfin whickered, «We lost everything».
37. – *Ibid.*, p. 26.
38. – *The Spy Who Came from the Cold*, Pan Books, 9^e éd., 1974, p. 134.
39. – Eugen Kogon, *Der SS-Staat*, Frankfurt-am-Main, Europäische Verlag-sanstalt, éd. 1965, p. 35.

RÉSUMÉS

De 1871 à nos jours, une germanophobie tantôt patente, tantôt larvée, s'est exprimée à peu près continuellement dans le thriller britannique, attisée par les deux guerres mondiales, et survivant même à la fin officielle de la rivalité anglo-allemande. Les auteurs de thrillers procèdent, à partir

de 1905 environ, à un montage de constantes ethno-psychologiques réelles ou imaginaires permettant de présenter l'Allemand comme un type humain déplaisant et dangereux. C'est la persistance d'une idéologie pangermaniste, génératrice d'un fanatisme latent, qui représente pour les auteurs traités dans cette étude l'essence de la menace allemande.

Von 1871 bis zur Gegenwart ist im britischen Thriller eine nahezu kontinuierliche, bald offen ausbrechende, bald verkappte Germanophobie anzutreffen, die durch beide Weltkriege angefacht wurde und noch lange nach dem offiziellen Ende der deutsch-englischen Rivalität fortlebt. Ab 1905 ungefähr betreiben die Thriller-Autoren eine Montagearbeit von ethnopsychologischen Konstanten, die teils wirklich vorhanden, teils imaginär sind; daraus entsteht eine Vorstellung vom Deutschen als einem unangenehm auffallenden, gefährlichen Menschenschlag. Das Wesen der Bedrohung, die von Deutschland ausgeht, meinen die hier abgehandelten Autoren im Weiterwirken einer pangermanistischen Ideologie zu erblicken, welche einen latenten Fanatismus fortzeuge.

From 1871 to the present day, germanophobia, whether directly or indirectly expressed, has almost constantly found its way into the English thriller. This feeling has been fanned by two world wars which it has survived, long after the official end of the Anglo-German contest. From about 1905 onwards the thriller writers, on the basis of real or imaginary ethno-psychological types, have been building a representation of the German as an unpleasant and dangerous character. For the authors dealt with in this paper, it is the neverdying ideology of pangermanism which, because it encourages fanaticism, represents the essence of the German threat.

AUTEUR

PIERRE VAYDAT

Université de Lille III